

ENVERS ET CONTRE TOUT

PAR

ANDRÉ GÉRARD

PREMIÈRE PARTIE

I

André Bernard à son frère Jacques.

Mon cher Jacques,

Je t'écris d'une petite bourgade perdue, à la frontière de la Styrie, où je viens de m'arrêter, rompu d'une nuit passée dans un affreux véhicule trainard, cahotant, remorqué par des chevaux trépassés depuis l'an dernier, et qui prêtent leurs fantômes à un conducteur toujours en train de rêver qu'il dort. J'ai partagé le coupé avec une femme en deuil, voilée d'une si épaisse dentelle, qu'il était impossible de distinguer ses traits sous les réseaux. Au départ, une fois qu'elle fut casée dans le coin opposé au mien, le dialogue suivant s'engagea entre elle et le conducteur qui semblait la connaître :

—Madame va être fatiguée tout de même!

—Peu importe, pourvu que je gagne quelques heures; par la voie ferrée j'aurais fait un trop long détour; ma pauvre fille doit m'attendre avec une telle impatience!

—Est-ce son aîné qui est malade?

—Non, c'est le plus jeune.

—Ben, ça vaut mieux... s'il arrive malheur, il ne sera pas si dépaycé que l'autre en retournant là-haut ce potiot! Bonne nuit, madame.

Il referma la portière.

Le roman que j'avais bâti en dix minutes, en voyant monter cette femme voilée, d'une tournure élégante, finissait au titre; l'inconnue, héroïne fugitive, dont j'allais devenir le chevalier, était une respectable aieule. Je n'avais plus qu'à m'endormir du sommeil de l'innocence. Ce matin, au petit jour, il ne me restait de ce projet que l'innocence et des contusions. Nous avons versé à moitié dans une fondrière où j'ai laissé mon chapeau. Pendant cet aimable exercice, la bonne grand-mère n'a pas bougé de son coin ni soufflé mot. La glace, de mon côté, s'étant fendue, je m'enveloppai la tête d'un foulard, en pensant *in petto* que je devais encore avoir meilleur air, ainsi que ma cousine, qui cachait certainement sous son épais voile noir quelque formidable béguin de nuit. Ma déception avait un bon côté; si l'inconnue eut été jeune, je restais nu-tête et je prenais un corza féroce.

Il était six heures du matin, quand, d'un pli de la montagne qui domine la route, les tourelles d'un château surgirent du milieu des brumes roses d'où le soleil sortait sans se presser.

Quelques minutes après, apparut un vieux bonhomme, en livrée verdâtre, planté droit sur ses pieds, au bas d'un sentier ombragé, comme un soldat au port d'armes. Ma compagne baissa la glace et cria: "Bonjour, Franz!" A ce cri, la patte s'arrêta, et le vieux accourut. Pendant qu'il aidait sa maîtresse à descendre, je ramassai divers petits paquets posés près d'elle, et je les lui tendis en la saluant de mon foulard groseille, dont le vent agitait agréablement les pointes trop longues au-dessus de sa tête.

—Merci, monsieur, me dit la vénérable dame en relevant son voile, et je vis, mon cher, je vis un ravissant visage de jeune fille, point classique, mais adorable. Un visage à peine ovale, d'un rose velouté, troué de fossettes, avec un de ces petits nez retroussés qui se moquent du monde; une bouche rieuse, et de grands yeux tristes, mouillés de sommeil. Le voile se rabattit sur un rire argentin, et je restai là, encadré dans la portière, avec ma tête encornée, stupide et furieuse.

—Une jolie fille! n'est-ce pas, monsieur? me dit le conducteur d'un air goguenard.

—Va te promener, animal! grommelai-je en français, et je m'enfouis dans mon coin.

Mais Wilhelm tenait à causer. Sans se soucier des "allons donc!" des autres voyageurs, il se mit à bourrer tranquillement sa pipe de porcelaine et reprit:

—C'est la gouvernante des enfants de là-haut. Ça a vingt ans, ni père ni mère, et c'est mignon à croquer, mais honnête comme le pain blanc. Deux fois par an, elle va en vacances chez des amis, c'est donc quatre fois que je la voiture sur ce chemin, et toujours de nuit pour gagner une journée là-bas. Au premier voyage, elle a été ennuyée par un jeune homme qui voulait rire un peu. Alors elle a eu l'idée d'inventer cette histoire de grand-mère et d'enfant malade, et à chaque départ nous récitons chacun notre bout de rôle; vous avez vu, monsieur, que ça réussit joliment. Il cligna ses gros yeux et remonta sur son siège. "Ça a vingt ans, ni père ni mère," me redit une voix intérieure, et toute ma colère se fondit dans un attendrissement.

A bientôt, mon cher Jacques, je vais dormir et tâcher de ne pas rêver de la tête que j'avais.

Je compte trouver une lettre de toi chez le duc de Rosenthal, j'y serai dans deux jours.

Je t'embrasse,

ANDRÉ.

II

Mon cher Jacques,

Me voici l'hôte de Rosenthal, un vieux château d'un très grand air, qui s'élève à mi-côte du Plabutsch. L'intérieur est d'un luxe princier, mais un peu austère. Tentures de Cordoue splendides, meubles de chêne d'un fouillé merveilleux, bronzes, marbres, pas une dorure. Tout est du gothique le plus pur. Quant aux châtelaines, elles remontent certainement à l'époque du paradis. Ces deux blanches et suaves figures se détachent sur ce sombre cadre, comme les têtes nimbées des chérubins dans les tableaux des vieux maîtres espagnols. Je commence par te présenter Mlle Mina, diminutif de Wilhelmine, que j'ai rencontrée la première.

Je venais de Gœsting, et je montais jusqu'au *Jungfrauenring*, rocher du haut duquel une demoiselle Anna de Gœsting se précipita parce que les deux amis qui se disputaient son cœur s'étaient tués en duel.

A mi-chemin, sous un bouquet d'arbres, je vis deux femmes assises sur des pliants; l'une, un album ouvert sur ses genoux, edssinait, l'autre lisait. La première avait environ dix-huit

ans. Un chapeau rond de batiste blanche abritait sa tête. De temps en temps elle la relevait pour fixer le paysage, et montrait son délicieux visage à ton sournois de frère, qui s'en délectait, caché derrière un chêne. Mets-toi devant la Marguerite de Goethe de l'oncle Jean, et tu jouiras du spectacle: même front pur, même regard chaste, même sourire naïf; sur les épaules, les deux grosses nattes blondes. Au second regard, le profil est plus fier, le teint plus transparent, le buste plus fin: une Marguerite blasonnée. Elle portait une robe exquisement simple, un lainage léger, tourterelle, semé de fleurettes. Un mantelet pareil était posé près d'elle, sur l'herbe, avec des gants très longs. Sa compagne pouvait avoir trente ans. Brune, petite, potelée; physionomie gracieuse et point banale, éclairée par de grands yeux d'une nuance indécise, dont l'expression dominante est la bonté. Dans tout l'ensemble de sa mignonne personne, quelque chose d'enfantin, je dirais presque d'innocent, qui lui faisait comme une parenté avec la jolie créature assise près d'elle. Ce groupe séduisant, sous un ciel bleu tendre, un coquin de petit parfum printanier courant dans l'air, "quelque diable aussi me poussant," j'abandonnais le fantôme de Mlle de Gœsting sur son rocher, et, mon chapeau à la main, je m'avançai vers les deux femmes, demandant ce que je savais fort bien: le chemin le plus direct conduisant à Rosenthal.

La blonde m'enveloppa d'un rapide regard et, se penchant vers la brune, murmura: "Notre Français!" Puis elle se mit à m'examiner curieusement de ses grands yeux limpides, pendant que sa compagne me renseignait. Au milieu de ses explications la jeune fille s'écria:

—Mon amie, emmenons monsieur dans la voiture. Voulez-vous, monsieur?

Et sans me laisser le temps de répondre, elle ajouta:

—Vous êtes le Parisien que papa attend, n'est-ce pas?

—Oui, mademoiselle.

—Quel bonheur! Papa dit que les Français sont très gais, très aimables. Désirez-vous partir de suite? Si vous n'êtes pas trop fatigué, je finirai mon arbre.

Je balbutiais quelques mots signifiant que j'étais à ses ordres.

—Alors, asseyez-vous là, dit-elle, en reculant son écharpe, j'en ai pour dix minutes.

Je restai un moment presque décontenancé par cette simplicité charmante, à laquelle m'ont peu habitué les jeunes Parisiennes, angéliques et timides, qui, dans les salons où on me présente sous l'étiquette d'un célibataire bien pourvu, me font la révérence, les yeux baissés, en se regardant dans la glace.

La gouvernante de Mlle Mina, car cette petite femme brune, à l'air intelligent et bon, était sa gouvernante, ou plutôt son amie, ne paraissait nullement étonnée de sa manière d'être avec moi. Elle avait posé son livre et me considérait, souriante.

—Vous savez, monsieur, me dit Mlle Mina, en taillant son crayon, qu'à ce rocher que vous voyez là-haut est attaché tout un roman, un roman terrible.

—Non, je ne sais pas, fis-je avec candeur, voulez-vous me le raconter?

Il fallait entendre cette dramatique histoire d'Anna de Gœsting, contée par cette enfant naïve. Quelle petite tête romanesque elle vous a! Et à quel point elle ignore la vie!

"C'est toujours ainsi, lorsque celui qu'on aime meurt, on meurt. La pauvre Anna avait eu vraiment grand tort de se tuer, outre que c'est un horrible péché, elle devait être certaine de mourir de son désespoir."

Tandis que je l'écoutais, ce mot d'une Parisienne, une des plus jolies filles de la finance, me revint à l'esprit. Sur le point de se marier, elle montrait à une amie les magnificences de sa corbeille.

—Je trouve qu'il y a excès de dentelles noires, fit l'amie.

—Trop? dit la belle fiancée, non. On peut devenir veuve, ma chère.

Mlle Mina m'a singulièrement rajeuni les jeunes filles. Lorsqu'elle eut terminé son arbre, je me penchai sur son album, en lui demandant la permission de lui donner quelques conseils pour *arrêter* une masse de feuillage un peu lourde, disant que je peignais.

—Ah! que c'est gentil! s'écria-t-elle, moi qui adore les peintres.

Cela lancé sans rougir, avec l'aplomb d'une innocence qui me parait ne pas avoir une ombre.

Elle voulut que je fisse moi-même la retouche indiquée. Pendant ce temps, agenouillée dans l'herbe, elle resta courbée sur moi, suivant le va-et-vient de mon crayon, avec la mine attentive d'une écolière. Je t'avoue que par moments j'avais les yeux troubles, en voyant, à un pouce du mien, ce frais visage, et en sentant courir sur mes doigts cette douce haleine.

Quand j'eus fini, Mlle Mina, après avoir affirmé que son arbre avait l'air vivant, jeta au hasard son manteau sur elle, ramassa lestement son petit bagage que je lui pris des mains, dit: "Partons," et courut sans s'arrêter jusqu'à la route où stationnait la voiture. C'est en cet équipage et en cette compagnie, que je fis mon entrée triomphale à Rosenthal.

A quelques mètres, nous croisâmes un cavalier de haute mine qui passa au galop. Mlle Mina se leva vivement et, tournée vers ce personnage, cria de toute sa voix, en allemand, —elle ne me parlait que français:

—Papa! nous avons trouvé votre monsieur de Paris dans les chemins et nous vous l'apportons.

Telle fut ma présentation au duc de Rosenthal. Je ne compris pas ce qu'il répondit, mais je le vis qui agitait son chapeau.

Après avoir franchi un pont-levis, la voiture entra dans la cour d'honneur, au milieu de laquelle s'élève un perron monumental, gardé par deux énormes lions de bronze florentin. Tandis que nous en franchissions les degrés, Mlle Mina me dit:

—A présent, monsieur, je vais vous conduire à maman, qui sera enchantée de vous voir; elle est Polonoise et raffole des Français.

J'objectai que j'étais bien poudreux pour me présenter chez la duchesse, que mes bagages devaient être arrivés.

—Bah! fit-elle, poudreux, c'est de la couleur locale, avec vos cheveux un peu ébouriffés. Vous avez le temps de vous montrer en gravure de modes... et d'être aussi ennuyé de regarder que les autres, ajouta-t-elle en aparté.

J'ai l'oreille fine et j'entends.

L'appartement de la duchesse est situé dans l'aile droite; nous y arrivâmes par une suite de longs corridors lambrissés de chêne, où sont curieusement sculptés les principaux épisodes de l'Ancien Testament, au travers desquels circulent des animaux bizarres qui rappellent la naïveté de composition du moyen âge.

—N'est-ce pas qu'elles ont de bonnes têtes, nos bêtes? me

dit Mlle Mina. Figurez-vous que plusieurs ressemblent à des gens que nous connaissons. Quand vous les aurez vus, je vous les ferai reconnaître là.

—Madame la princesse, j'ai bien l'honneur!... Et elle fit une comique révérence à une licorne. Puis elle poussa un porte capitonné d'une grosse soie de Chine, et dit: "C'est ici."

Nous étions dans une grande pièce carrée, tendue et meublée de damas de Gênes. Au centre, sur un fauteuil d'ébène incrusté d'argent, était assise la duchesse de Rosenthal, en déshabillé de satin à la reine, mauve pâle, garni de dentelles blanches. Une exquise beauté, blonde avec de grands yeux bleus, rêveurs et tendres. L'âge? Impossible de le préciser. N'étaient les dix-huit ans que la fille fait fièrement sonner, on donnerait à la mère aussi bien vingt-six ans que trente-six. Elle était entourée de trois ou quatre femmes de chambre, très coquettement attifées dans le costume national, et travaillait avec elles à une immense tapisserie: des roses pourpres et des lis d'or sur un fond de soie blanche. J'ai su depuis que c'était un tapis d'autel pour la Vierge de Mariazell, le pèlerinage le plus célèbre de l'Autriche. Devant le tableau que je te décris, j'étais transporté à des siècles en arrière; il me semblait venir saluer une châtelaine du temps des croisades; l'époux était en terre sainte, et l'épouse fidèle, entourée de ses servantes, travaillait activement pour accomplir quelque vœu fait pour le cher absent. Aussi étais-je sérieusement embarrassé de ma "couleur locale" par trop moderne, en m'inclinant devant la duchesse, qui m'accueillit avec une extrême bonne grâce. Bonne grâce étrangement digne et chaste, dans son abandon, et qui n'a aucune parenté avec cette coquette "honnête" qui constitue, en général, l'amabilité des femmes "bien."

Nous causâmes trois quarts d'heure environ de Paris, de la France, de nos malheurs, dont elle me parla avec un visible attendrissement. Lorsqu'elle prononce le nom de M. de Bismarck, elle fait au bas de son corsage un petit signe de croix rapide, comme si elle voulait conjurer le démon. Un frère qu'elle chérissait a été tué à Sadowa. Un beau jeune homme de vingt-huit ans dont le portrait, voilé d'un crêpe, fait face à son fauteuil.

J'allais demander la permission de me retirer dans mon appartement, quand le domestique de service dans l'antichambre annonça:

—Monsieur le duc.

Le duc de Rosenthal, qui a des Hohenstaufen et des Hapsbourg dans son arbre généalogique, est un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille élevée, dont un léger embonpoint combat à peine l'élégance. Les cheveux grisonnent sur les tempes; l'œil, d'un bleu d'acier, a des éclairs de flamme; le profil est superbe et tout le personnage est empreint de cette distinction courtoise et un peu hautaine des grandes aristocraties.

D'un mouvement plein d'une grâce chevaleresque, le duc s'inclina devant sa femme et lui baisa la main d'un air très passionné, ma foi. Je regardais, charmé, cette jolie entrée en scène, embarrassé et humilié, en pensant combien en France, à l'ombre du progrès, nous étions devenus grossiers pour les femmes. En fait de progrès, celui du mauvais genre des hommes est le plus certain. Et, se relevant, le duc me tendit la main, et me souhaita sous son toit la plus aimable des bienvenues. Il me parla de l'oncle Jean, auquel il conserve une sincère amitié, et finalement de mon histoire de l'*Interrogne*. Il m'a dit que je trouverais tous les matériaux nécessaires à mon histoire, rassemblés dans la tour des Archives du vieux Rosenthal, qu'avec un peu d'imagination je pourrais facilement réédifier tel qu'il était à l'époque où son terrible ancêtre, Conrad le Rouge, remplissait de terreur la contrée. La cloche sonna le premier coup pour le dîner.

—Je vais vous conduire chez vous, me dit le duc, nous sommes voisins.

(La suite au prochain numéro.)

Conseils et maximes à méditer

N'essayez jamais de traiter des affaires auxquelles vous ne vous entendez pas.

—0—

Sachez dire non, sans colère, mais fermement et poliment.

—0—

Soyez charitable selon vos moyens; mais ne donnez pas plus que vous pouvez dans le but d'éblouir vos amis.

—0—

Si vous avez une place d'affaires, faites en sorte qu'on vous y trouve lorsqu'on a besoin de vous.

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, *franc de port*, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NOYES, 148, Power's Block, Rochester

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.